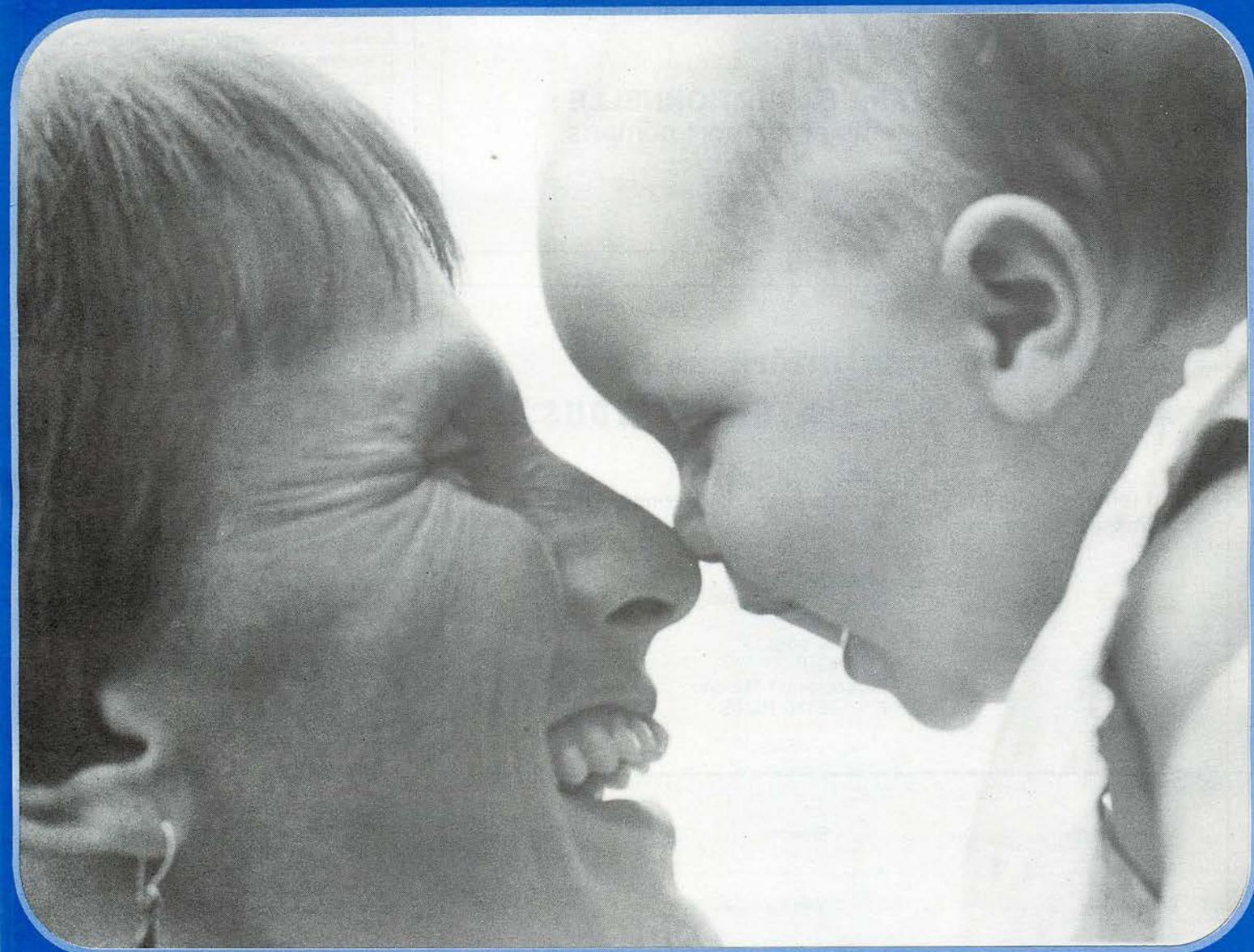


TRIBUNE DE GAUX

# changer



## LA FAMILLE-ESPERANCE

## PENSEZ A VOS AMIS

Commandez en série le numéro d'octobre de *Changer* « Spécial-Caux 1986 ». Un document d'espoir, le reflet d'un riche été de rencontres sous le signe du dialogue des continents, marquant le quarantième anniversaire du centre.

En France, **OFFRE EXCEPTIONNELLE :**  
50 F les dix exemplaires, port compris.

## CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

En renvoyant ce bulletin dûment rempli et découpé à l'une des adresses suivantes :

Suisse : CHANGER  
CH - 1824 CAUX

France et autres pays :  
CHANGER  
68 boulevard Flandrin  
F - 75116 PARIS

M./Mme/Mlle..... Prénom.....

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

Pays.....

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de..... 19... et s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

commande ... exemplaires du n° ... de CHANGER (paiement sur facture).

Date : ..... Signature : .....

# changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle

publiée par le Réarmement moral

Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 47.27.12.64.

Suisse : 1824 CAUX.

Tél. (021) 63.48.21.

**Responsable de la publication :**

Jean-Jacques Odier.

**Rédaction et réalisation :** Frédéric et Nathalie Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

**Administration, diffusion :** Nancy de Barrau, Maurice Favre, Colette Lorain.

**Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

**Imprimerie :** J.P., 69150 Décines (France).

### ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)

France : FF 100 ; Suisse : Fr.s.25. - .

Belgique : FB 670 ; Canada : \$ 20. - .

Autres pays par voie normale : FF 110 ou

Fr.s.28. - . Par avion : FF 120 ou Fr.s. 30. - .

Prix spécial étudiants, lycéens : FF 50 ;

Fr.s. 16. - ; FB 335.

**Verser le montant de l'abonnement :**

**France :** à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

**Suisse :** à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

**Belgique :** au Réarmement moral, 174, avenue de la Chasse, B - 1040 Bruxelles. C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

**Canada :** par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

**Zone franc d'Afrique :** par mandat ou chèque bancaire de 6 000 francs CFA (abonnement avion) ou 5 500 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

### Que veut le Réarmement moral ?

*La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Telle est la pratique.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.*

## En guise d'éditorial PARADOXE

Le nombre des mariages s'amenuise, celui des naissances est au plus bas, les divorces se banalisent, la solitude s'amplifie – à Paris, la moitié des foyers fiscaux sont constitués d'une seule personne – mais les sondages mettent la famille en tête des valeurs sûres !

On peut se demander quelle donnée statistique il faut croire. En baisse ou en hausse, l'espérance familiale ?

Certains signes ne trompent pas. Le Congrès

international de la Famille qui s'est tenu à Paris en est un. Vigueur, assurance, enthousiasme : tels sont les mots qui viennent à l'esprit de ceux qui ont suivi ses travaux, même si tous les « familiaux » n'y ont pas trouvé leur compte.

On voit aussi, ici et là, monter la sève familiale. Ce phénomène, nous l'avons ressenti à Caux, cet été, même si aucune rencontre des familles ne s'y est tenue en tant que telle, à l'occasion du quarantième anniversaire du centre

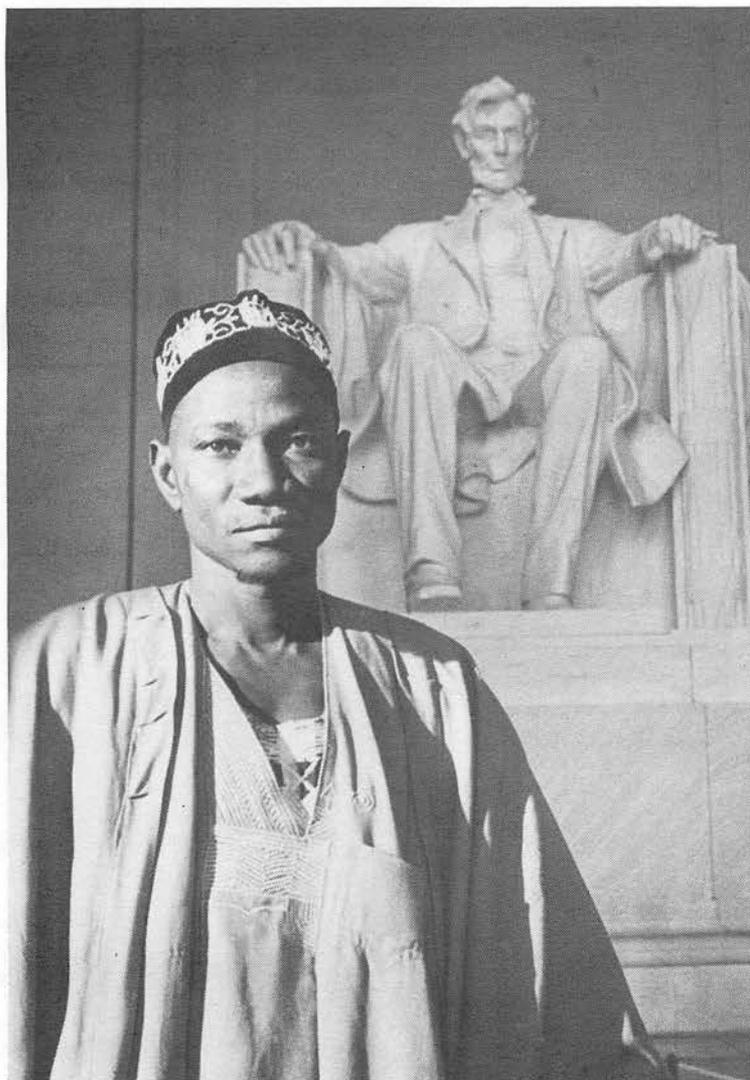
international du Réarmement moral. Les témoignages entendus au cours du forum des jeunes ont permis de se rendre compte de la remontée des valeurs familiales dans l'esprit des adolescents.

C'est donc à ce renouveau que nous consacrons les pages qui suivent. D'abord par un compte-rendu du congrès qui a eu lieu au Palais des Congrès du 7 au 11 septembre. Ensuite par les propos tenus lors d'une journée de formation de la

Fédération des Familles du Rhône par son président, Yannik Bonnet. Enfin par un aperçu du livre de Jean Bothorel *Toi, mon fils*, bouleversant témoignage d'un père devant les ravages de ce fléau moderne : la drogue.

Il est difficile de parler de la famille sans tomber dans les poncifs et les images d'Epinal. Y sommes-nous parvenus ? Toujours est-il qu'il faudra continuer à en parler, même si le plus important est d'en vivre.

J.J.O.



## UNE GRANDE FIGURE DE L'AFRIQUE

Quand le Tolon Na Yakubu Tali, chef musulman du nord du Ghana, est arrivé pour la première fois à une conférence du Réarmement moral, son port, sa démarche, d'une noblesse qu'on ne trouve guère que chez certains peuples d'Afrique, avaient fait sensation. Frank Buchman avait même eu cette remarque singulière : « Si Jésus revenait sur terre aujourd'hui, il ressemblerait au Tolon Na... »

Frank Buchman n'avait pourtant pas hésité à l'approcher de façon très directe : « Quand avez-vous volé pour la dernière fois ? », lui demanda-t-il à brûle-pourpoint. Cette question avait provoqué chez ce grand d'Afrique un retournement spectaculaire et la remise en ordre de toute une vie. Par la suite, le Tolon Na, qui avait siégé au parlement du Ghana dès avant l'indépendance, devait occuper d'importantes fonctions, notamment celle d'ambassadeur au Nigéria, où il fut amené à jouer un rôle conciliateur au moment du conflit du Biafra.

La reconnaissance que le Tolon Na avait gardé envers Frank Buchman devait lui faire déclarer, aux Etats-Unis : « Le Réarmement moral est en train de faire pour l'Afrique ce qu'Abraham Lincoln a fait pour l'Amérique. Il guérit les blessures des peuples et il affranchit les hommes. » Sur quoi un photographe avait pris cet extraordinaire cliché du Tolon Na au pied de la statue de Lincoln, à Washington.

Le Tolon Na venait d'annoncer sa participation aux célébrations du quarantième anniversaire du centre de Caux, cet été, quand nous avons appris la nouvelle de son décès. Il restera dans la mémoire de beaucoup une très grande figure africaine.

5000 personnes au Palais des Congrès à Paris  
pour un Congrès international de la famille

## LA FAMILLE-ESPERANCE

La plus grande manifestation qui ait jamais eu lieu à Paris en faveur de la famille est presque passée inaperçue dans les médias. Pourquoi ? La famille qui, sous une forme ou sous une autre, a existé de tous temps et a résisté à tous les bouleversements est-elle un sujet d'actualité ? Qu'y avait-il de neuf dans ce vaste rassemblement organisé par l'association Provie du 11 au 14 septembre derniers ?

D'abord cinq mille personnes qui se pressaient, quatre jours durant, à l'entrée du Palais des Congrès, à la Porte Maillot à Paris, pour entendre dire, et dire eux-mêmes par leurs ovations, que la famille est l'actualité même, la force de vie par excellence, le cadre toujours plus nécessaire de l'éducation à l'amour.

Ensuite, dans cette foule, un tiers en tout cas, si ce n'est la moitié, de moins de trente ans. Des jeunes de « bonne

famille » peut-être – cela ne surprendrait pas dans un tel contexte – mais surtout des jeunes au regard clair, au physique « clean », pour employer un mot à la mode, regorgeant de vie et de santé. Ce n'est pas rien.

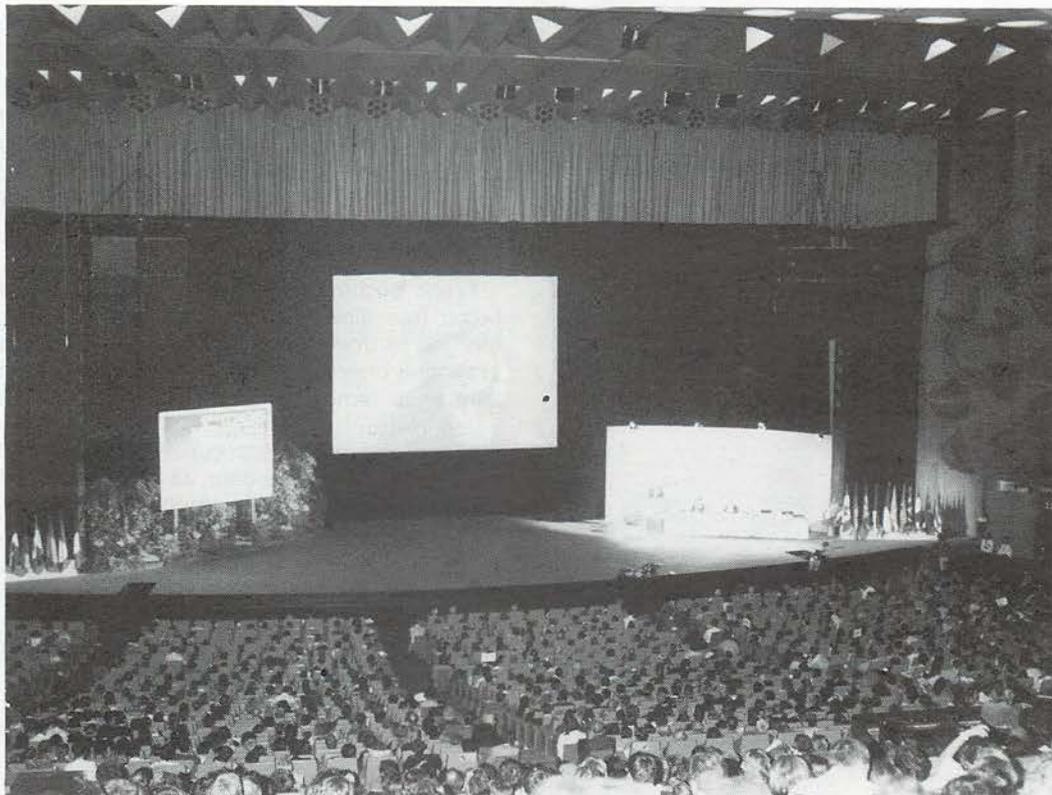
Enfin, le caractère international, puisque les quarante-neuf intervenants, médecins, juristes, religieux, psychothérapeutes, historiens, philosophes, représentaient dix-neuf pays des cinq continents.

Nous émettrons cependant une réserve. Bien que les orateurs, dans leur grande majorité catholiques, aient compté parmi eux un musulman et quelques protestants, on aurait souhaité que tous ceux qui, dans un cadre civil et laïc, se battent pour la famille aient été associés à cet événement et aient pu se sentir parfaitement à l'aise dans un tel congrès, ce qui n'a pas toujours été

le cas. Nous pensons en particulier au mouvement familial dans son ensemble, qui représente en France une force non négligeable. Après tout, n'y a-t-il pas quelque chose d'universel à la défense de la famille ? Serait-ce dans l'éventail par trop resserré voulu par les organisateurs qu'il faudrait voir une des raisons du silence des médias ? Mais on admet volontiers que Provie ait préféré faire de ce congrès un combat pour des idées plutôt qu'un inoffensif carrefour d'opinions.

Cinq thèmes principaux ont été abordés : le problème démographique, la maîtrise naturelle de la fécondité, l'éducation à l'amour, le statut de la mère au foyer, les dangers qui menacent la jeunesse.

Nous nous attacherons ici aux trois premiers. Les deux autres, à notre sens, ont apporté peu d'éléments novateurs,



Au Palais des Congrès, pendant l'intervention de Jean Vanier

en dehors de l'hallucinant témoignage du père Bruce Ritter, de New-York, qui accueille chaque année dans des centres de réinsertion vingt mille adolescents victimes de la drogue et de la prostitution aux Etats-Unis. Ces jeunes ne représentent, hélas, qu'une mince frange de ce monde inimaginable de déchéance. Malgré cela, le père Ritter ne se fait pas d'illusions : un tiers au plus des adolescents recueillis pourra être « aidé » et 1 % seulement retrouvera, dans un délai plus ou moins long, un foyer à deux parents ! Allons-nous voir déferler un jour sur nos rives une marée de cette envargure ?

## Un train en cache un autre

On s'émeut, depuis longtemps, de la surpopulation du tiers-monde. Mais pour l'historien Pierre Chaunu, le train de l'explosion démographique – qui est d'ailleurs en passe de ralentir son élan – en cache un autre, celui de l'« implosion » du monde occidental. Quand le taux de natalité n'est plus que de 1,6 enfant par femme (c'est le cas des Françaises) ou 1,2 comme en Italie du nord, peut-on se montrer surpris de voir s'étioler l'identité et la vigueur culturelles de certains peuples ? D'ici vingt ans, plus de 50 % de la population allemande aura plus de soixante ans ! Or il faut vingt ans pour faire un homme. Tout est peut-être donc déjà joué.

Pourquoi cette carence ? Est-ce imputable principalement, comme l'affirmait le démographe Gérard-François Dumont, en ce qui concerne la France du moins, à l'érosion de la politique familiale ? Ou faut-il incriminer, comme le pensent de nombreux orateurs du congrès, « l'idéologie contraceptive », c'est-à-dire le refus de la procréation pour convenances personnelles des parents, ce néo-malthusianisme qui, malgré la contradiction apparente, conduit insensiblement de la commodité de la pilule au fatalisme de l'avortement ?

Quand l'enfant non désiré devient l'ennemi, la stérilité spirituelle n'est pas loin.

Mais si les couples qui veulent des enfants tout en désirant espacer les naissances se refusent à la contraception pour des raisons morales ou médicales (1), ont-ils d'autres moyens, et des moyens plus efficaces que les méthodes



« Les valeurs, ça ne se défend pas, ça se pratique. L'enfant les apprendra sur le visage de ses parents, non par leurs discours. » Ici, une jeune famille suisse avec Madame Irène Laure.

naturelles traditionnelles, de réaliser leurs vœux autrement que par une longue et héroïque abstinence ?

## Respect de la fécondité

C'est pour répondre à cette question de tant de couples à tous les niveaux de la société que le congrès a consacré une journée entière à faire connaître les découvertes faites ces dernières années en matière de maîtrise naturelle de la fécondité et, notamment, les travaux des docteurs John et Evelyn Billings. Nous n'entrons pas dans le détail de la méthode qu'ils préconisent, si ce n'est pour dire qu'elle prend comme point de départ la possibilité pour la femme de connaître avec précision les lois de sa propre fécondité. De fait qu'elle im-

(1) Un médecin du nord de la France faisait remarquer à ce propos que la « pilule » était le seul produit de la pharmacopée visant à rendre malade (inféconde) une femme bien portante (féconde).

plique l'abstinence des époux pendant la période fertile et ne suppose aucun recours à des moyens artificiels, elle respecte pleinement la physiologie et la psychologie féminines. Il a été frappant, dans les exposés, de constater la convergence des recherches effectuées, d'abord dans l'ignorance mutuelle, par les docteurs Billings en Australie et par le Dr Odenblad en Suède.

La méthode Billings est-elle susceptible d'une large application et d'une fiabilité satisfaisante, notamment dans le tiers-monde ? La réponse est résolument oui, si l'on en croit les témoignages apportés par des hommes et des femmes qui en ont analysé les résultats sur le terrain au Chili, en Inde, en Afrique, parmi les populations les plus démunies et, particulièrement, parmi les illettrés. Les auteurs de la méthode ont d'ailleurs été émerveillés de découvrir que l'auto-observation par la femme des phénomènes liés à ses périodes de fertilité, telle qu'ils souhaitent la systématiser, rejoint des traditions ancestrales qui se transmettent de mère en fille dans certaines tribus africaines ou parmi les aborigènes d'Australie.

La « méthode d'ovulation Billings » – que ses adeptes français préfèrent intituler d'une manière plus générale « maîtrise naturelle de la fécondité » – a en outre l'avantage de favoriser le dialogue entre mari et femme sur les espoirs de procréation et sur les précautions à observer (2). De là à affirmer, comme semblait le dire en substance Mme Billings, que la méthode en elle-même enrichissait l'amour des époux sinon le faisait éclore, voilà qui nous a paru d'un superbe optimisme !

D'autres orateurs n'ont évidemment pas manqué de souligner que « l'éducation à l'amour » partait d'un tout autre postulat, et ceci nous amène au troisième thème.

## L'éducation à l'amour

A une époque où l'on banalise la « mécanique » sexuelle, comment redonner aux parents d'aujourd'hui comme à la génération montante le goût du don

(2) L'importance du dialogue du couple a d'ailleurs été souligné par une mère zairoise, qui a dénoncé les atteintes que l'introduction des méthodes artificielles de contraception a indirectement porté en Afrique à la confiance entre époux.



« Avant, il n'y avait personne.  
Et tout à coup, quelqu'un est là, mis sur orbite de vie éternelle. »

total et de la relation conjugale unique, irréversible, mais ouverte vers le monde extérieur ?

Dire que c'est au sein de la famille que se fait l'essentiel de cet apprentissage est une évidence. Reste encore à le vivre. Le professeur autrichien Victor Frankl a eu raison de rappeler que l'enfant, l'adolescent, découvre peu à peu l'élément de base de cette éducation, c'est-à-dire un sens à la vie, lorsqu'il est en contact avec des êtres qui ont trouvé ce sens à leur vie ou sont en passe de le trouver. Pierre-Patrick Kaltenbach, président des Associations familiales protestantes en France, va plus loin lorsqu'il dit : « Les valeurs, ça ne se défend pas, ça se pratique. L'enfant les apprendra sur le visage de ses parents et non par leurs discours. »

Un jeune philosophe français, le professeur Jean-Marie Meyer, et son épouse, ont offert au vaste auditoire de la Porte Maillot un moment de bienheureuse fraîcheur lorsqu'ils ont simplement apporté leur témoignage de couple et de parents de cinq enfants. Le vécu est décidément bien convain-

cant. « Tout enfant doit pouvoir dire : ils s'aiment, donc je suis », a affirmé M. Meyer, et il ajoutait : « L'idéologie contraceptive veut faire croire qu'on peut faire l'économie de l'apprentissage de l'autre. Dans le domaine de l'amour, il n'existe que du *sur mesure*. »

Nul n'était mieux placé pour nous entretenir de « l'accueil de l'autre tel qu'il est » que le Canadien Jean Vanier, fondateur dans le nord de Paris d'une communauté de personnes handicapées mentales qui a inspiré la création de centres analogues dans tous les continents. « L'enfant handicapé mental souffre-t-il de son handicap ? demandait-il. Nous le savons pas. Mais sa souffrance, c'est de percevoir qu'il n'est pas voulu comme il est. » Cela s'applique bien sûr aux conjoints comme aux parents. Pour Jean Vanier, l'essentiel dans l'accueil de l'autre, c'est de « lui donner un chez soi, une communauté, un sentiment d'appartenance », et nous voyons bien que c'est tout le contraire de l'amour bâclé, prématuré, à l'essai, qu'on tente de nous présenter aujourd'hui comme un nouveau « modèle » de

relation, mais que le père Daniel Ange voit comme « un feu rouge brûlé » sur la route de la vie.

### « Un homme à mon image ? »

Nous n'avons pu traiter, et de loin, les multiples facettes du congrès. Mais il nous faut parler de l'enfant à naître autour de qui, bien évidemment, tout ne pouvait que tourner. Le droit de naître, le droit à l'accueil familial, le statut de la vie prénatale : nous avons tous besoin d'aider les juristes, les médecins, les législateurs, à faire entrer ces notions dans la conscience des hommes et dans la loi des Etats.

C'est le père Daniel Ange qui nous a le mieux fait saisir le moment extraordinaire qu'est la conception d'un nouvel être : « Avant, dit-il, il n'y a personne. Et tout à coup, quelqu'un est là, mis sur une orbite de vie éternelle. »

Or cet « être humain de la plus tendre jeunesse », comme le décrivait le professeur Jérôme Lejeune, membre de l'Institut, est aujourd'hui menacé par la fulgurante avancée des nouvelles techniques de reproduction et des manipulations génétiques. Que cherche-t-on à faire, si ce n'est de pouvoir dire, dans notre orgueil humain, comme l'exprimait aussi le professeur Lejeune : « J'ai fabriqué un homme à mon image, et non à l'image de Dieu ! »

Nous rejoignons-là, ce qui a été un leit-motiv permanent au congrès : l'amour conjugal, le mariage, la famille, ne trouvent leur sens plein que dans l'amour de Dieu par le sacrifice de son Fils. Daniel Ange a lancé un vibrant appel pour que toutes nos familles, puisque Dieu s'investit totalement dans notre vie, dans notre mariage, soient « une Pentecôte en crescendo ».

Est-ce délibérément que cette conviction centrale n'est pas ressortie jusqu'ici dans ces lignes ? Certes non, mais il n'était probablement pas inutile de laisser apparaître qu'un vaste espace commun de réflexion et d'action s'offre à tous ceux qui, dans le monde d'aujourd'hui, nombreux s'il faut en croire les sondages, croient à la famille comme demeurant une valeur essentielle de la société.

JEAN-JACQUES ODIER

Le texte qui suit a été rédigé d'après des notes prises lors d'une journée de formation de la Fédération des Familles du Rhône, mouvement qui représente 13.000 familles du Lyonnais. Yannik Bonnet, qui a sept enfants, est directeur de l'École supérieure de chimie industrielle de Lyon.

## Réflexion sur les adolescents d'aujourd'hui

# LE VEAU ET LE TIGRE

Toutes les idées, aujourd'hui, ont droit de cité. Non seulement toutes les idées, mais aussi toutes les modes, déviations, maladies de l'esprit. Si nous ne savons défendre l'idée, la réalité familiale, le monde de demain sera en difficulté. Dans certains pays européens, le taux de natalité est tombé si bas qu'on peut déjà les appeler des pays sans enfants. Le sourire, l'innocence ont à ce point disparu que les rares berceaux que l'on promène dans la rue, me dit-on, commencent à intriguer les passants comme s'ils venaient d'un autre monde. Ils sont devenus des pays tristes, qui se referment sur eux-mêmes.

L'enfant n'est pas un luxe. Une société sans enfants est une société qui vit dans le court terme, où l'on n'investit plus dans l'avenir. Une enquête récente a montré qu'en Europe 60 % des gens vivent au jour le jour. L'enfant, précisément, nous force à considérer les choses à long terme. N'oublions pas que le baby-boom des années 45 et suivantes a été à l'origine du développement de la France.

L'enfant ne représente pas seulement un besoin social, mais un besoin biologique, psychologique et économique.

Dans l'ordre animal, on sait le drame écologique d'une espèce qui ne se renouvelle pas. Or l'homme, seul mammifère capable de stopper son instinct, court le même danger.

Sur le plan psychologique, l'enfant contribue de façon considérable à l'équilibre de l'adulte. Quoi de plus triste que ces pensionnaires de foyers du troisième âge qui ne reçoivent jamais de visites d'enfants !

L'enfant, enfin, est un moteur économique essentiel, mais nous ne nous étendrons pas sur ce point aujourd'hui.

par Yannik Bonnet  
président de la Fédération  
des Familles du Rhône

La deuxième guerre mondiale a marqué une rupture en ce qui concerne la position de la famille dans la société. D'une part elle a inauguré, paradoxalement, la société d'abondance. D'autre part, les moyens d'information se sont transformés du tout au tout.

### La rupture de la société

C'est le développement, à partir de 1941, des techniques de production de masse pour les armements aux États-Unis qui a rendu possible la société d'abondance. L'entreprise est devenue ainsi le facteur central de cette nouvelle période, et cela aux dépens du système éducatif, qui n'a pas opéré alors sa propre révolution.

La poussée technique de la guerre s'est répercutée de façon extraordinaire dans le domaine des communications. Jules Verne avait peut-être tout prévu, même le débarquement des hommes sur la lune, mais il n'avait pas imaginé que des centaines de millions de téléspectateurs assisteraient, de leur salon, à ce même événement. Le petit écran a fait de nous, par exemple, les témoins émus des sauvetages de soldats français des décombres de leur quartier général au Liban alors que leurs propres familles n'étaient même pas averties de leur sort.

Le recul nécessaire sur l'événement, le tri des idées, sont ainsi rendus de plus en plus malaisés, d'autant que l'actualité nous présente comme essentielles des nouvelles dont on cessera de parler huit jours plus tard.

### Une fabrique d'adolescents

Notre monde est devenu une fabrique d'adolescents. Il n'y a plus d'enfants (on voit des filles de 11 ou 12 ans esquinées par la pilule) et l'adolescence se poursuit bien tard dans la vie d'adulte. Le jeune est de mieux en mieux informé et de plus en plus assisté. Ce décalage entre la connaissance et la responsabilité se traduit par la disparition de la perspective à long terme.

On peut distinguer deux périodes de l'adolescence : la phase « veau » et la phase « tigre ».

La phase « veau » se caractérise par une évasion du réel ; on rêve d'un monde sans contraintes. D'où la fuite vers la déprime et la drogue. C'est dans cette phase-là que la drogue se révèle dangereuse, car elle conforte dans le rêve. Il s'agit donc de ramener les jeunes – et les adultes, car beaucoup d'entre eux sont encore dans la phase « veau » – vers le réel.

L'autre période, la phase « tigre », est par certains côtés moins néfaste en ce sens qu'elle ne fuit pas le réel. Elle est affirmation de soi, mais refus, ce qui se traduit par la violence, le rejet, l'agressivité, l'intolérance, terres nourricières des sectes et des idéologies.

Devant l'assaut déstabilisateur mené contre la vie familiale, et qui rejaillit sur tous les domaines de la vie, quelle doit être notre stratégie de parents ?

Que pouvons-nous faire pour préparer nos enfants à vivre dans ce monde différent ? Car ne sommes-nous pas souvent des « familiaux » honteux, incapables d'affirmer les atouts irremplaçables de la vie familiale ?

Tout d'abord, comment aider nos enfants à sortir de la phase « veau », donc à acquérir un « moi » fort ?

Trois dangers guettent l'adolescent « veau » :

- le sentiment d'échec
- le sentiment de dépendance
- le sentiment d'angoisse.

## Valorisation de l'enfant

Le sentiment d'échec saisit un enfant qui, lorsqu'il regarde en arrière, ne voit qu'une succession de défaites.

A un système scolaire basé de façon trop manifeste sur le couple « succès-échec », il faut opposer une scolarité et une enfance valorisantes dont les clés sont les aptitudes, les acquisitions et les motivations.

Il importe tout d'abord de bien distinguer l'inné de l'acquis, car deux idées fausses ont jeté le trouble dans nos esprits : premièrement, celle qui consiste à dire que les hommes sont entièrement

déterminés, puis son corollaire, qui prétend que nous sommes tous égaux au départ.

De grandes avancées récentes dans le domaine de la génétique nous apportent aujourd'hui la preuve que chaque être humain a tendance à réussir dans un domaine et à échouer dans l'autre. Il a ce qu'on peut appeler des tendances lourdes et des limites. La connaissance des cellules nerveuses du cerveau nous apprend en particulier que les hommes et les femmes sont différents du point de vue de l'équipement cérébral. Exemple : les femmes manient mieux le verbe que les hommes (plus de dyslexiques chez les garçons). En revanche, l'orientation spatiale est plus développée chez les hommes.

Des études faites sur de vrais jumeaux séparés à la naissance et ayant vécu sous des horizons différents sans aucune information l'un sur l'autre les ont découverts, vingt ans plus tard, faisant le même métier ou ayant les mêmes « hobbies ». L'inné est donc une certitude.

En ce qui concerne les acquis, l'étude de la dyslexie nous a apporté d'utiles points de référence. On constate par exemple que des circuits cérébraux nouveaux peuvent encore se créer (synapses) chez un enfant de huit ans. A douze ans, ce n'est plus possible. Mais

l'équipement cérébral est une chose, l'intelligence en est une autre : on peut la définir comme la capacité d'aller au réel.

Dans les premières années de la vie, le cerveau se développe par l'acquisition. Des études menées sur des rats élevés dans des environnements différents (nourriture, instruments mis à leur disposition) montrent la stimulation considérable engendré par le cadre de vie.

Toutefois, les acquisitions doivent respecter les aptitudes de l'enfant. Or la nature a été surpuissante et nous ne pouvons guère développer qu'un quart ou un tiers de nos aptitudes naturelles. C'est là qu'intervient la troisième clé de la valorisation, les motivations.

C'est dans ce domaine que les parents ont un rôle essentiel à jouer. Ils sont les pilotes de la valorisation de leurs enfants, car la connaissance de l'hérédité leur permet d'être de meilleurs diagnostiqueurs des aptitudes des uns et des autres. Mais cela demande que les parents soient disponibles et compétents. Comme ils ne peuvent tous l'être, il leur faut se regrouper.

**L'apprentissage de l'autonomie.** Comment combattre le sentiment de dépendance ? L'autonomie étant le prélude à la responsabilité, il s'agit de re-



« L'enfant nous force à considérer les choses à long terme. »

créer pour nos enfants des zones d'autonomie dans des domaines non essentiels où les enfants peuvent faire l'apprentissage du choix sans prendre trop de risques (notamment sur le plan des loisirs). Nous autres parents pouvons nous montrer d'autant plus exigeants dans ces domaines que nous leur aurons laissé l'autonomie du choix. C'est l'autonomie qui permet de faire des tris dans le monde de la connaissance.

**L'apprentissage du risque.** Comment combattre l'angoisse chez nos enfants ?

Les jeunes entendent trop souvent, de la part de leurs parents et des adultes en général, un langage déprimant : on leur parle chômage, impôts, problèmes et guerres. Or l'angoisse ne les quittera qu'à deux conditions : premièrement qu'on leur parle un langage d'espérance ; deuxièmement, qu'ils fassent l'apprentissage du risque, ce qui ne peut se faire que dans la mesure où il y a autour d'eux une autorité protectrice. Ce type d'autorité – protecteur/protégé – doit donc se substituer à celle du maître et de l'esclave.

**L'intégration à la vie sociale.** Comment aider nos enfants à sortir de la phase « tigre » ?

Il s'agit de l'intégration à la vie sociale, qui dépend essentiellement des finalités que l'on donne à son existence. On ne peut trouver ces finalités en soi.

Il faut se dépasser, et cela implique trois qualités : créativité, intelligence et volonté.

La **créativité** ne peut être dirigée que vers le bonheur. On ne « crée » en effet pas pour la jouissance immédiate. Le bonheur, le bien commun – qui n'est pas la somme des biens particuliers – sont des sources inépuisables de création.

Or la famille est par excellence le lieu de la créativité complémentaire. On ne peut en effet y réussir sur le dos des autres. Il importe que nous sachions valoriser nos enfants les uns par rapport aux autres, selon leurs qualités.

La créativité complémentaire de la famille commence par la valorisation mutuelle : de même qu'il n'est pas de sot métier, il n'est pas de sot enfant. La famille peut faire de la bonne socialisation en aidant les enfants à œuvrer pour le bien commun à partir du foyer. Si les enfants perçoivent en nous une autorité-service, ils voudront eux-mêmes servir le bien commun.

Or qu'est-ce que la famille sinon la création d'une nouvelle culture par l'apport du père, de la mère, puis de chaque enfant.

Nous avons dit que l'**intelligence** est la capacité d'aller vers le réel, vers le vrai. Comme nous ne possédons jamais la vérité – il vaudrait mieux dire : nous

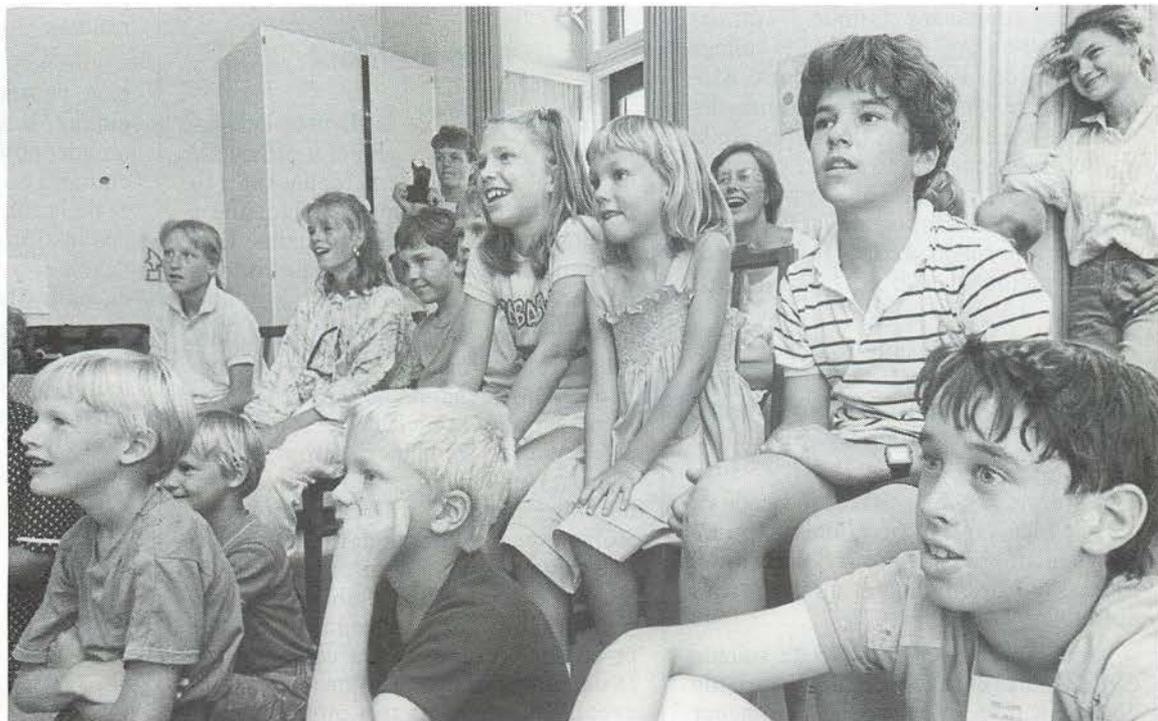
sommes dans le vrai – rechercher la vérité est déjà un acte social, car cela implique l'humilité, la tolérance envers les personnes, l'écoute et le dialogue.

J'aimerais dénoncer en passant la propension des médias à exalter la sincérité – qui n'est que nombrilisme – et à dénoncer l'hypocrisie alors qu'on devrait avant tout exalter la vérité et dénoncer le mensonge.

On reconnaît l'arbre à ses fruits. Il importe en effet de savoir que sur le plan expérimental certaines choses sont bonnes et d'autres moins. Tout n'est pas sur le même plan. Formons donc nos enfants à l'esprit critique – non pas l'esprit de critique – afin qu'ils deviennent des quêteurs de vérité.

Le troisième facteur est la **volonté**, car c'est elle qui conduit à l'union. L'amitié, l'amour sont en effet du ressort de la volonté et non des sentiments. La capacité de s'engager, le respect des promesses impliquent la volonté. C'est seulement dans ce contexte qu'on peut parler de morale, car la morale est un moyen et non une fin. C'est l'engagement qui favorise l'amour et non le contraire.

En conclusion, je dirais que la cellule familiale est le meilleur rempart contre la société-goulag et contre la société-jungle. C'est dans cette perspective que nous avons besoin de muscler nos enfants.



« Les enfants ont besoin d'entendre un langage d'espérance. »

# « TOI, MON FILS »

Philippe Lobstein présente le livre de Jean Bothorel

Journaliste, observateur de la « comédie du pouvoir », auteur de plusieurs livres traitant de politique, Jean Bothorel se trouve un jour confronté à une tragédie qui le touche au plus profond : son fils aîné, Alexandre, âgé de dix-sept ans, se drogue.

Un matin, il le trouve dans sa chambre, avec trois copains, tous hétérotés. Pas de doute, ils se « shootent » à l'héroïne. Insultes, menaces, expulsion des copains. « Tu ne peux pas comprendre », répète le fils. Le père est saisi d'un immense sentiment d'impuissance, devant une épreuve qui lui semble insurmontable.

« Pourquoi ? Pourquoi ? Et comment Alexandre en est-il arrivé là ? Et comment l'aider à s'en sortir ? »

## Retour sur soi

Ces questions lancinantes obligent le père à un examen de conscience rigoureux. N'a-t-il pas failli à sa tâche de père, d'éducateur ? Il revoit sa propre éducation, dans une famille traditionnelle de Bretagne. A onze ans, le collègue des frères des Ecoles chrétiennes. Morale austère, peur du mal, censure des relations avec les filles, des livres, de la presse. Débarquement à Paris, vibration aux clameurs de mai 68, engagement au Front de Libération de la Bretagne, province opprimée, ce qui lui vaut une incarcération avec d'autres militants bretons.

« Tout, tout de suite. Lâchez tout, partez sur les routes ! » Violence d'être soi, sans partage ni frein. Soif d'absolu. Refus de la société pourrie, attitude qui peut s'apparenter à celle de la drogue.

Il a aimé son fils, parce que cela va de soi, bien qu'il n'ait jamais exprimé ses sentiments. Amour théorique, comme tous les dialogues qu'il a menés avec lui.

Ainsi, après une tentative de suicide d'Alexandre et une première cure de désintoxication, il a voulu l'emmener

dans une île pour parler vraiment avec lui. Il lui a tenu des discours, racontant des événements de sa vie comme des éléments d'une démonstration, des étapes nécessaires d'un apprentissage de la condition humaine. Réponse du fils : mutisme, alternant avec des violences verbales et, pour finir, fugue auprès du seul paumé de l'île, drogué comme lui. « Tu avais ton journal, tes livres, ta carrière, tes dîners. Et quelle était ma place dans tout cela ? » lui dira son fils plus tard. Et même quand il lui montre les premières pages du livre où il s'implique avec lui, Alexandre lui rétorque : « Je me drogue. Toi, tu écris un bouquin. »

En contraste, l'attitude du grand-père, pour qui Alexandre était plein de respect et d'admiration. Complicité sans parole, confiance en cet homme âgé qui représentait la « morale d'autrefois » : respect de l'école, amour du travail, loyauté, sens de l'honneur. Malheureusement, le grand-père est mort quand Alexandre avait neuf ans. Cette mort a été ressentie comme un abandon.

## Enfermement

Et puis, il y a eu le divorce des parents d'Alexandre. Celui-ci a été confié au père. Alors il s'est replié sur lui-même, sur la musique, pour laquelle il est doué, sur sa bande de copains. Et il a commencé à fumer du haschisch, à quatorze ans.

Après bien des péripéties, Alexandre est interné dans un hôpital psychiatrique. Dure sanction pour le fils et pour le père qui se souvient de son propre enfermement. Pendant ce temps, le père cherche un lieu où son fils puisse redevenir autonome. Il finit par trouver à Rome un centre de solidarité animé par une équipe autour d'un prêtre. Ce qui le frappe, c'est la disponibilité des animateurs, qui ont tous connu la drogue et en sont revenus, et la cohérence de la démarche de rééducation. Le rapport avec l'éducateur est très intense et très

clair : « Tu t'en sortiras comme je m'en suis sorti. Ou tu acceptes cette confiance totale, ou tu t'en vas. Mais tu peux toujours revenir. » Dans le régime, pas de drogue, pas d'alcool, pas de médicament, pas de relation sexuelle. Assumer sa désintoxication par une discipline rigoureuse qui se transforme peu à peu en autodiscipline par un travail sur soi. Réunions quotidiennes où chacun s'explique devant les autres, se remet en question. Nettoyage intérieur, responsabilisation et reconstruction personnelles. Nécessité d'une renaissance.

Ayant vu son fils rechuter après sa sortie de clinique, le père lui lance un ultimatum : « Tu acceptes d'aller dans ce centre ou je ne te vois plus. » « Ainsi, à la violence, j'ai répondu par la violence. » Il était au rendez-vous. Aujourd'hui, dans ce centre, Alexandre poursuit la reconquête de son autonomie.

## L'affrontement nécessaire

Dure expérience, dont les conclusions peuvent être partagées par tout homme de cœur et de bon sens. « La drogue, douce ou dure, n'est pas un produit de consommation. Banaliser son usage est criminel. »

Le père a perdu la peur. Peur de son fils, peur de la drogue. L'affrontement entre père et fils peut être violent, il est nécessaire. Apprendre à dire non, à ne pas céder aux sollicitations, aux errances.

« Je ne sais, écrit le père à la dernière page de son livre, si, avec d'autres marginaux, le drogué est le dissident d'un monde objectivement cruel, le témoin embarrassant de notre nihilisme latent et de la fameuse crise qui affecte toutes nos institutions. Je sais seulement, pour l'avoir si souvent deviné dans les propos de mon fils, que nos enfants attendent de nous quelques certitudes, un code de conduite sur lequel ils pourront appuyer leur existence. Je l'ai dit : « Nous avons pulvérisé des valeurs et des sentiments – l'autorité, l'amour, la morale, l'honneur – et nous sommes restés au-dessus de ce vide qui peut prendre, quand « la blanche » s'en mêle, la forme d'un gouffre. »

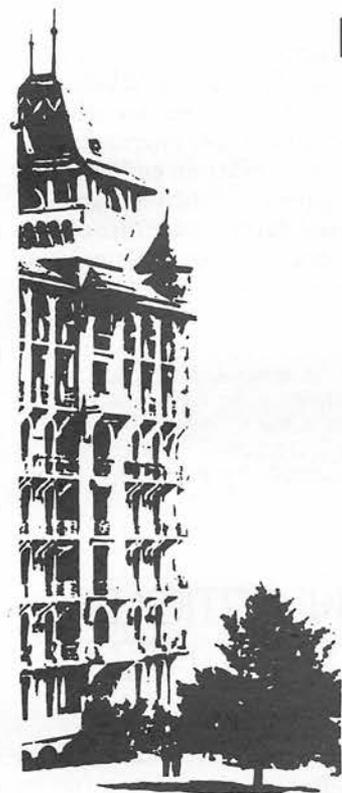
PHILIPPE LOBSTEIN

(1) *Toi, mon fils*, par Jean Bothorel. Grasset, 1986.

## Flash-back sur Caux 86

*Avec le numéro d'octobre de Changer, nos lecteurs ont pu se faire une image assez complète de ce qui s'est passé à Caux durant les rencontres de l'été 1986, année du quarantième anniversaire des conférences du Réarmement moral. Nous publions ci-dessous deux articles qui viennent compléter ce tableau. L'un évoque une des pièces de théâtre données à plusieurs reprises sur la scène de Caux. L'autre revient sur le travail d'un groupe restreint animé par des Américains et consacré à la « résolution des conflits. »*

### DE LA SCENE A LA REALITE



« Des squelettes dans le placard », cette expression anglaise qui commence à faire son chemin dans la langue française est aussi le sujet d'une pièce de théâtre de Hugh Williams qui a été donnée à Caux tout au long de l'été.

Il s'agit d'une pièce à quatre personnages (un ostéopathe, sa femme, leur fille et son ami). Le drame se déclenche lorsque les circonstances obligent les parents, d'abord indignés par le comportement de leur fille, enceinte et hostile au mariage, à lui raconter certains événements du passé (les « squelettes dans le placard ») qu'ils auraient bien préféré lui cacher pour toujours.

Saine cure d'honnêteté qui débouche sur le pardon et la réconciliation.

Entre temps, le spectateur assiste aussi au déballage du fameux placard, dans lequel pend un squelette grandeur nature et où ont été enfournés au cours des ans mille et un objets dont les membres de la famille avaient oublié l'existence, symboles qu'ils étaient de tout ce qu'ils avaient sciemment ou inconsciemment refoulé.

A un moment donné, le jeune homme et la jeune fille s'affrontent durement, révélant leur faiblesse, comme s'est révélée plus tôt celle du père et de la mère, chacun ne vivant que pour soi dans une fuite... de soi-même.

« Es-tu vraiment engagé vis-à-vis de moi, Mick ? demande Sally, la jeune fille.

– Je suis impliqué avec toi, répond Mick, profondément impliqué. » Tendue, angoissée, Sally se précipite sur un dictionnaire où elle lit cette définition : « S'engager : se lier à une personne ou à une chose au point de limiter volontairement sa liberté d'action. »

– Je m'en vais, réplique Mick. Personne, jamais, ne limitera ma liberté d'action. »

### S'impliquer ou s'engager ?

S'impliquer, s'engager. Ces deux termes jaillis du texte de la pièce *Skeletons* sont allés alimenter la réflexion et les conversations des participants, y compris d'un célèbre compositeur américain, John Green, auteur de l'arrangement musical de *West-Side Story*, pour lequel il a obtenu un des cinq *Oscars* qui ont marqué sa carrière.

« Nous sommes tous dans la confusion à propos de la différence entre « s'impliquer » et « s'engager », a-t-il dit un matin à ce sujet. Pour moi, la principale différence, c'est que l'engagement implique une foi, que ce soit la

foi en soi-même ou la foi en quelque chose qui vous dépasse. S'engager, en fait, c'est signer un contrat, souscrire une obligation. Pour y arriver, on a besoin d'aide et cette aide vient par la foi.

« Quand on s'implique dans quelque chose, on est volontaire ; on le fait parce qu'on le veut.

« L'engagement, par contre, exclut cette attitude. Il ne comporte pas de porte de sortie. On ne peut pas se retirer d'un engagement en disant : « Désolé, j'ai autre chose à faire. » Celui qui agit de la sorte se retrouve aussitôt avec le pire des fardeaux : une mauvaise conscience.

« Quelle est la plus grande récompense de l'engagement ? La joie, bien sûr. Une joie profonde, qui vient du fond de l'âme. Alors que, quand on est impliqué, il s'agit seulement d'une satisfaction plus superficielle.

« Ceci dit, je crois que le fait de s'impliquer, de participer, n'a rien de mauvais en soi. La participation vaut mieux que l'indifférence.

« J'ai bientôt 78 ans et je continue à faire du piano, ce que je ne trouve pas facile. Je dois travailler chaque jour. Pour mon propre plaisir ? Non. Dieu



L'acteur anglais Milton Cadman dans la pièce de Hugh S. Williams, *Squelettes*.

m'a donné ce talent pour le plaisir des autres. C'est un engagement vis-à-vis de ceux pour qui je joue, vis-à-vis de vous. Si je ne donne pas le maximum, je trahis mon public et le talent que Dieu m'a donné. Mais quand je joue bien, je joue pour vous et pour Lui.

C'est l'accomplissement de mon engagement.

« Participer, vous pouvez le faire quand vous voulez, puis passer à autre chose. Si vous vous engagez, ne passez pas à autre chose, cela vous rendrait malheureux. »

## DE LA LOI DE LA JUNGLE A LA MEDIATION

Lors de la session animée par les Américains du nord et du sud, a eu lieu un séminaire sur la « résolution des conflits ». J'y ai participé avec enthousiasme, comme il le faut lorsqu'on se trouve en face de sept Américains, enthousiastes eux aussi, spécialistes de la pratique de la « médiation » telle qu'elle se développe de plus en plus à tous les échelons de la vie sociale aux Etats-Unis.

Pourquoi médiation ?

Parce qu'elle procède d'une évolution naturelle de la société humaine, qui après avoir connu la loi de la jungle, a passé par la phase « œil pour œil, dent pour dent », puis à la notion « un perdant, un gagnant », pour s'ouvrir depuis quelques décennies seulement à l'idée qu'un conflit peut conduire à une solution créatrice, où les deux parties sont gagnantes. C'est cette dernière conception qu'un médiateur doit avoir à l'esprit. Pour cela, il doit donner le ton, puis inviter chaque partie en cause à s'exprimer en toute liberté, mais sans que l'autre puisse à aucun moment l'interrompre. Processus délicat, mais particulièrement formateur pour celui qui s'y soumet.

### Patience

Le médiateur doit ensuite reformuler à sa manière ce que chacun a dit en s'efforçant d'exprimer l'intention, le non-dit, tout autant que le reste. Il fait ensuite devant les interlocuteurs la liste des sujets de litige dans l'espoir d'aboutir – pas forcément au terme de la première rencontre, on le comprend – à un accord formel, écrit de préférence, équilibré, prévoyant les moyens pour les parties en cause de faire régulièrement, à l'avenir, le point de la situation.

C'est bien sûr décrire là, en quelques phrases, un processus qui implique parfois des jours ou des semaines de patience, de revers, d'incertitudes ou même d'échecs.

Nous nous sommes initiés à ces pratiques, par groupes de deux ou de trois, et en avons apprécié la dynamique, que cela concerne les rapports entre individus, entre groupes sociaux ou même les relations internationales. Plusieurs participants européens se sont d'ailleurs demandé si de telles pratiques ne devraient pas faire l'objet, dans les cycles d'enseignement scolaire, d'un apprentissage systématique.

### Anticiper

Pour nous qui avons eu la chance, depuis un bon nombre d'années, d'être formés aux idées du Réarmement moral, où la résolution des conflits nous intéresse moins en elle-même qu'en fonction de la guérison durable des haines et des rancœurs qu'elle peut provoquer chez les antagonistes, la médiation peut nous paraître une technique par trop systématique. Imprégnés qu'ils étaient de l'atmosphère de Caux, les animateurs du groupe de travail étaient eux-mêmes parfaitement conscients du danger qu'il y aurait à ne pas voir, derrière les conflits, les individus dans leur unicité et dans leurs potentialités. Mais nous avons beaucoup appris à être ainsi plongés dans une autre façon de faire, dans une technique qui a donné, surtout aux Etats-Unis, la preuve de son efficacité et qui permet dans bien des cas de régler des conflits qui auraient inexorablement abouti, autrement, avec les aléas que l'on sait, dans l'enceinte des tribunaux.

Après le départ de nos formateurs, d'autres rencontres ont mis l'accent, utilement, sur la nécessité d'aller plus loin et de chercher, dans les relations intercommunautaires et internationales, à anticiper les conflits en en discernant les germes dans l'évolution des sociétés. Une tâche qui devrait concerner en premier lieu ceux qui se réclament du Réarmement moral.

J.-J. ODIER

PHOTOS : M. Bhagwandas : p. 13 ; Collection privée : p. 6 ; Fleury : p. 4 ; D. Mayor : pp. 1, 9 et 11 ; New World News archives : p. 3 ; O.M.S. : p. 8 ; Edward Peters : p. 14 ; C. Spreng : p. 5.

## UN ARTICLE DE LA NZZ

Le célèbre quotidien suisse *Neue Zürcher Zeitung*, qui compte parmi les journaux les mieux informés et les plus influents du monde, a publié le 16 septembre dernier un article sur Caux intitulé : « 40 ans de Réarmement moral. »

L'auteur de cet article évoque notamment la personnalité de Frank Buchman, le fondateur du Réarmement moral, pour qui, écrit-il, « une amélioration de l'état du monde n'était envisageable que lorsque chaque individu commence par soi-même en se plaçant dans la perspective d'un engagement éthique. »

« Le mouvement dirigé par Buchman, poursuit l'article, a joué un rôle important, au lendemain de la seconde guerre mondiale, pour la réconciliation de l'Allemagne et du Japon avec la communauté internationale. Aujourd'hui il se concentre surtout sur le renforcement des liens avec les pays du tiers-monde. L'idée directrice reste l'élaboration d'une « infrastructure morale » pour le changement du monde, par l'obéissance à la volonté divine. »

Passant également en revue les interventions marquantes de l'été 1986 à Caux (le cardinal König, le président du CICR, les autorités civiles et religieuses du canton de Vaud), l'auteur de l'article souligne le rôle économique que Caux joue dans la région, contribuant ainsi au rayonnement de cette partie de la Suisse.

# LE RÉARMEMENT MORAL SUR LE TERRAIN

## MESSAGE BRÉSILIEN

Au printemps dernier, les équipes du Réarmement moral au Brésil ont lancé à une vaste échelle un message à la nation intitulé *Naissance d'une ère nouvelle*.

A un moment où le président Sarney imposait au pays un traitement de choc pour freiner l'inflation (qui atteignait un taux record de 250 % et a été réduite à moins de 10 %) ce message met les Brésiliens au défi de faire passer l'intérêt national avant leurs intérêts personnels.

L'impact du message a été considérable. Soixante parlementaires ont écrit ou télégraphié à ses auteurs pour les remercier. Des quatre coins du pays ont afflué des demandes de centaines, voire de milliers d'exemplaires du texte, émanant d'hommes et de femmes de toutes conditions désirent le diffuser autour d'eux.

La diffusion de ce message du Réarmement moral s'inscrit parmi plusieurs tentatives d'inspiration parallèle destinées à susciter un ressaisissement national face aux défis auxquels le Brésil est confronté. Les Brésiliens ont ainsi pu prendre connaissance d'un appel du pré-

sident de l'Académie nationale des Lettres et d'un article retentissant de Mgr Salles, cardinal-archevêque de Rio, intitulé : « La morale : tout de suite ! »

## NIGERIA : LE REARMEMENT MORAL SOLLICITE

Les Nigériens présents cet été à Caux ont annoncé que, par une lettre datée du 20 août, le Département du Service national de la Jeunesse de leur pays avait confirmé sa décision de faire appel à une équipe du Réarmement moral pour participer à la formation des jeunes Nigériens.

A la suite de la guerre tribale qui avait déchiré le pays, le gouvernement encourage depuis 1973 les jeunes Nigériens ayant terminé leurs études universitaires à se connaître par-delà les différences tribales en leur faisant suivre, au début de leur service civil obligatoire d'un an, qui a lieu en dehors de leurs provinces d'origine, un « cours d'orientation » d'un mois. 40.000 étudiants ont été appelés en septembre de cette année.

C'est à la suite de recommandations émises de divers côtés suggérant une plus grande part donnée dans ces cours à la formation morale et civique que le Réarmement moral a été sollicité. L'équipe de vingt personnes qui a été appelée à partir le 13 septembre pour trois semaines devait notamment donner dans six centres provinciaux sur les vingt que compte le pays des représentations d'une pièce de théâtre, *L'Etape suivante*, et des projections du film *Liberté*.

Depuis trois ans déjà, un certain nombre de jeunes qui en avaient fait la demande ont été autorisés à

accomplir leur service national au sein des équipes permanentes du Réarmement moral.

## PREMIERE A CANBERRA

Organisée par le ministère australien des Affaires étrangères, la première représentation du film *Pour l'amour de demain* a eu lieu à Canberra le 17 septembre dernier dans une salle de la Bibliothèque Nationale.

Deux-cent soixante-cinq personnes ont assisté à cette projection. C'est le ministre des Affaires étrangères lui-même, M. Bill Hayden, qui a accueilli les invités, puis passé la parole à M. Kim Beazley, figure marquante du travaillisme australien et ancien ministre de l'Education. « M. Beazley considère que ce film apporte une contribution importante à l'Année internationale de la paix, a déclaré M. Hayden, et c'est pour cette raison que je suis heureux de participer à la projection de ce soir. »

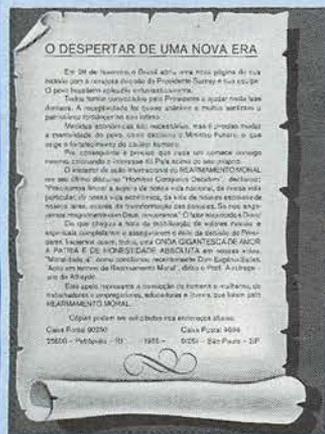
Dans sa présentation, M. Beazley a dit que ce qui était important dans le film, c'était la façon dont Irène Laure – dont le témoignage est relaté – s'était attaquée au problème de la haine. « La haine peut susciter une réaction, voire une révolu-



Bill Hayden, ministre des Affaires étrangères.

tion, a-t-il souligné, mais jamais une renaissance. Ce qui s'est passé entre la France et l'Allemagne relève de la renaissance et est en contradiction avec les deux cents ans d'histoire qui ont précédé. Irène Laure a brisé les vieux moules. Elle a déclenché le processus de paix en s'attaquant d'abord à ses propres torts. »

La plupart des invités sont restés sur place pour le dîner offert par le ministère des Affaires étrangères. Le film a été vivement apprécié par les ministres, parlementaires et diplomates – dont vingt-six ambassadeurs – présents à cette occasion. Des exemplaires de la vidéocassette et du livre sur Irène Laure ont été vendus en grand nombre.



Le message brésilien.



Père et fils : Kim E. Beazley (à g.) ancien ministre de l'Education et son fils Kim Beazley jr, actuel ministre de la Défense du gouvernement australien.

## AVEC LES DOCKERS DE MELBOURNE

Les ports sont souvent l'enjeu de conflits dramatiques. Lorsque la section des dockers de Melbourne a célébré l'an dernier le centenaire de sa création, le bilan penchait fortement vers ce côté-là : 75 ans de litiges et de violence, suivis, cependant, par 25 ans d'avancée sociale et de prospérité. Pourquoi ce revirement ?

Melbourne est devenu une grande installation portuaire à la suite de la ruée vers l'or qui, en 1851 et dans les années suivantes, a multiplié par sept la population de l'Etat de Victoria. Peu après, une dépression a frappé la région et des milliers de chômeurs ont envahi les abords du port, rendant même difficile la constitution du premier « syndicat des travailleurs du quai ».

Les 900 dockers qui organisèrent des grèves pour obtenir de meilleurs salaires et la journée de huit heures savaient que des centaines d'autres étaient prêts à leur ravir leur emploi. Grâce à la solidarité d'autres syndicats, les dockers l'ont emporté. Leur succès a encouragé la création de syndicats dans les autres ports.

Melbourne est aujourd'hui le plus grand port de marchandises australien, avec le passage de 3 000 navires et quinze millions de tonnes chargées ou déchargées chaque année. Le syndicat a grandi lui aussi. Il a même donné au pays deux premiers ministres. Cependant l'image négative de ce syndicat persistait avec les batailles permanentes qui l'ont opposé au gouvernement, aux employeurs et à la presse, ainsi qu'avec les conflits internes qui le rongeaient, et cela jusqu'aux années cinquante.

Aujourd'hui, le syndicat des dockers a non seulement retrouvé son unité, mais il joue un rôle modérateur dans le mouvement ouvrier australien.

Les dockers forment un ensemble des plus pittoresques : à Melbourne, la moitié d'entre eux sont d'origine maltaise, d'autres viennent de Grèce, d'Irlande, d'Europe de l'Est. La plupart portent des sobriquets du plus bel effet, qui

jouent sur les mots de leur travail quotidien, intraduisibles dans d'autres langues et souvent même hermétiques aux non-initiés.

En 1961, deux factions rivales, l'une de tendance communiste et l'autre catholique, se sont affrontées pour élire un successeur à Jim Healy, le secrétaire général de la Fédération des dockers qui, jusqu'à sa mort, avait entraîné et mobilisé toute la fédération très loin vers la gauche. C'est alors qu'un groupe de militants de base, professant diverses convictions politiques, s'est avisé de proposer un autre candidat. Quoique ne disposant d'aucun soutien financier ni d'aucun appareil politique, c'est ce candidat, Charlie Fitzgibbon, qui l'a emporté et a dirigé la Fédération des dockers avec autorité durant les 24 années suivantes.

### Une déplorable image de marque

Le meneur de ce groupe de base, Jim Beggs, donne sa version des événements : « Jeune docker, je ne m'intéressais nullement à l'action syndicale. Je n'allais jamais aux réunions. Lorsqu'il y avait conflit, je parlais à la chasse au canard. Et puis je construisais ma maison dans un quartier résidentiel. A cette époque, l'image de marque du docker se résumait ainsi : vols, bagarres et grèves. C'est pourquoi je n'ai jamais dit à mes voisins où je travaillais. »

Un jour, un nouveau voisin s'enquit de la nature de son emploi. Beggs répondit honnêtement. « Moi aussi, répondit le voisin, Tom Uren, je travaille au port. » Il était en fait le directeur d'une entreprise de manutention. Un soir, alors que Beggs travaillait encore à sa maison, il constata que son voisin avait laissé sa lumière extérieure allumée pour lui faciliter la tâche. Leur amitié s'est scellée. Uren et sa femme aidèrent les Beggs à résoudre quelques conflits domestiques, en utilisant le principe : « Commence par toi-même ! »



Jim Beggs : « Jusqu'à décréter le chapardage antisindical ! »

Peu à peu Beggs discerna mieux le profil du voisin : un employeur pas comme les autres. Pour lui, les gens semblaient passer avant le profit. Il avait en fait démissionné d'un poste très bien rémunéré pour une question de principe. Jim en tira sa propre conclusion : il devait prendre sa part dans l'action syndicale.

A cette époque, les voitures Austin qui étaient livrées aux concessionnaires n'arrivaient pas toutes avec la pendule au tableau de bord, loin de là. L'une de ces pendules se trouvait comme par hasard dans le foyer des Beggs. « C'est parfois difficile de faucher quelque chose dans le port, me dit Jim, mais c'est deux fois plus difficile de le rendre ! » C'est ce qu'il fit pourtant. Depuis lors, Beggs a eu l'impression de pouvoir regarder les patrons dans les yeux. Et, bien sûr, cet incident lui valut un sobriquet particulièrement savoureux.

L'étape suivante fut plus difficile encore. Il se décida à faire des excuses à un camarade catholique qu'il ne pouvait pas voir en peinture. Ses origines protestantes d'Irlande du Nord y étaient sans doute pour quelque chose. Les excuses de Beggs introduisirent un nouveau facteur dans la vie syndicale. Ces deux hommes constituèrent le noyau initial du groupe de militants qui proposèrent Charlie Fitzgibbon comme candidat à la présidence. Le résultat des élections permit de constater que c'est le vote des dockers de Melbourne qui fit la différence.

« L'élection de Charlie a complètement recentré notre action syndicale, dit Beggs. Charlie a démontré qu'on pouvait améliorer les conditions de travail

sans aller jusqu'à l'affrontement. Depuis, tous les deux ans, les contrats collectifs ont été renouvelés sans que soit perdue une seule heure de travail. »

Les premières responsabilités de Jim furent celles de délégué de quai. « J'avais l'impression, au début, d'être comme une voix dans le désert. Mais j'ai eu peu à peu le soutien de mes camarades. Au bout de quelques mois nous sommes même arrivés à décréter le chapardage comme un acte anti-syndical ! » En 1965 il a été élu vice-président de section, puis président en 1971, et il l'est toujours. En 1977, il devint également premier

vice-président de la Fédération australienne des dockers.

Chaleureux, astucieux, travailleur, précis dans son expression, Beggs ne doit sa popularité ni à un quelconque charisme ni à un militantisme hargneux. Sa force, c'est le bilan des réalisations concrètes avec lesquelles il a gagné la confiance de ses camarades. C'est aussi l'appui sans réserve de sa femme Tui.

Le consensus auquel le gouvernement, le patronat et les syndicats australiens sont parvenus est admiré et peut-être même envié par beaucoup

d'autres pays. Mais le consensus n'est pas le fruit du hasard. Des hommes et des femmes sans nombre, depuis Bob Hawke, l'actuel premier ministre, y ont travaillé sans relâche pendant des années. Dans ce vaste effort, la contribution de la Fédération des dockers a été de poids.

« Continuons à encourager le centre, dit Beggs, afin que l'extrême-gauche et l'extrême-droite ne puissent pas mettre en pièces la base de consensus, cette passerelle qui permet à tous de garder le contact. » Bonne chance, Jim !

DON SIMPSON

## LE MOMENT DE SILENCE : QUELQUES POINTS DE REPERE

A chacun d'entre nous, en cette époque de découvertes, il appartient d'explorer des voies nouvelles. Nous pouvons sans aucun doute nous inspirer de la discipline et de l'ardente impatience qui permettent aux savants modernes d'être des découvreurs, des hommes prêts à l'inattendu dans le domaine qui est le leur. Dans celui de l'esprit, nous pouvons aussi nous rendre aptes à la découverte en acceptant humblement l'intervention d'une sagesse supérieure là où la sagesse humaine est restée courte.

Aujourd'hui on pratique partout la méditation. Sous bien des formes et pour bien des raisons. Les hommes sont affamés de silence, de paix intérieure tout autant que d'armistices dans leur monde déchiré.

Dans ce bouillonnement, quel est le trait qui caractérise le moment de silence tel que le pratiquait et le recommandait Frank Buchman.

Pour lui, cette discipline séculaire faisait partie d'une façon de vivre face à Dieu qui l'absorbait tout entier. L'esprit et le cœur – domaines spécifiques des savants et des mystiques – ne comptaient pas tant pour lui que la volonté. Car une armature morale est indispensable à la fois à notre façon de vivre et à cette pratique.

La méthode ? Il n'y en a point. Mais on peut indiquer certains points de repère. Dans les siècles passés, plus d'un a pu constater qu'écrire ses pensées, c'est favoriser la clarté. Pour ma part, voici quelques aspects qui comptent :

*Remercier.* Une ligne directrice essentielle dans mes rapports avec autrui et avec Dieu. Je commence toujours en exprimant ma reconnaissance à Dieu.

*Voir loin.* Prier pour quelqu'un ou quelque chose qui ne me touche pas directement élargit mes préoccupations parfois étriquées.

*Que faire ?* Cela concerne les directives du jour et aussi des décisions précises à prendre, des questions à résoudre. Lorsque je me crispe sur tel ou tel problème, je reçois rarement, semble-t-il, une réponse directe et immédiate. Souvent, après un moment de silence, tout prend une allure moins complexe. Il peut arriver que je sois amenée à abandonner l'affaire totalement à Dieu ou bien à chercher simplement ce que je dois faire – ou ne pas faire. Peut-être faut-il lever des obstacles comme la sentimentalité ou le sentiment de ma propre importance !

*Nourrir son esprit.* Il lui faut un régime sain, qui servira d'antidote aux tonnes de désespoir, de scepticisme et de pollution morale déversées par la presse écrite et par l'image. Que chacun se tourne vers les joyaux de sa foi.

*Oublier l'heure.* A un moment donné, le temps doit être résolument oublié, les difficultés et les fascinations de la journée effacées. Il s'agit de passer de mon action à l'action divine. Jaillit alors le sentiment que j'ai une place, un rôle, que je puis aimer et que je suis aimée,

que ma vocation propre est reconnue ainsi que celle de chacun de ceux qui m'entourent. Je suis alors capable de tourner mon esprit vers l'autre et ses difficultés, de me mettre à sa place et de voir juste. Ces qualités me font défaut par nature. Je trouve aussi l'humilité nécessaire pour accomplir les tâches simples et peu spectaculaires qu'implique souvent l'appel à suivre la voie divine.

### Démocratique

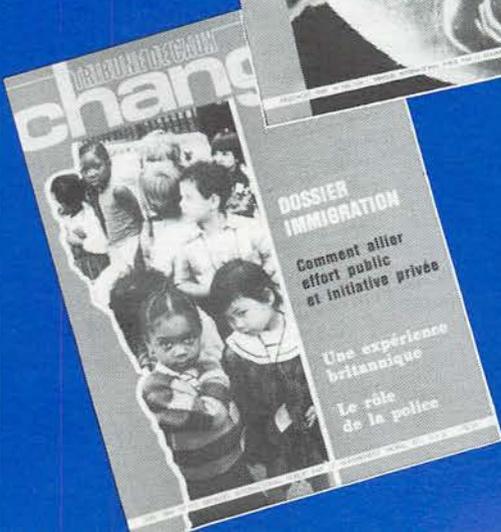
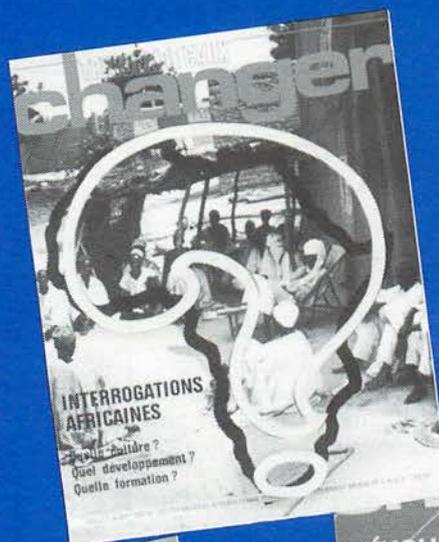
Plus fréquemment, c'est aussi un sentiment de culpabilité, d'inutilité, de péché qui monte en moi. Inefficacité, impuissance, impureté – « Je ne suis bonne à rien ». Comment puis-je en sortir ?

Pourtant, j'ai cessé de me torturer l'esprit à la pensée de mes manquements fréquents. Après avoir intérieurement demandé pardon à la fois pour mon orgueil et pour mes erreurs, j'essaie de ne pas perdre trop de temps dans les voies de garage. Mais je ne veux jamais oublier que l'honnêteté fait partie intégrante de chaque moment de silence. Jamais ce moment n'est complet si le péché n'y est traqué sous quelque forme qu'il se présente.

La notion de moment de silence est tout à fait démocratique. A la portée de n'importe qui, n'importe où, dans n'importe quelle situation. Deux conditions sont requises : la détermination de chercher la volonté divine plutôt que la mienne, et de soumettre mon attitude à l'épreuve des critères moraux absolus. Comme l'a écrit T.S. Eliot : le don est gratuit mais il exige tout.

(D'après une intervention à Caux de Charis Waddy)

« Changer » se veut l'écho  
d'un monde qui se crée  
dans le monde d'aujourd'hui



Ses objectifs :

- Mettre en lumière les expériences humaines qui concourent à une transformation profonde des mentalités et des structures de la société.
- Porter le témoignage d'hommes de conviction et de foi.
- Aider les personnes à amorcer en elles le processus du changement.
- Faire connaître les buts, les moyens d'action et les réalisations du Réarmement moral.

**ABONNEZ-VOUS, ABONNEZ VOS AMIS**

Voir bulletin et tarifs en page 2

**PARTICIPEZ A SA PROMOTION AUTOUR DE VOUS**